

FFM — Documentaires
Résistances collectives

Charles-Henri Ramond

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2014). FFM — Documentaires : résistances collectives. *Séquences*, (293), 12–13.

FFM | Documentaires

Résistances collectives

Malgré les embûches de toutes sortes, la 38^e édition du FFM a réussi à mettre sur pied un programme Documentaires du monde d'honnête facture. Composée de 26 longs métrages et de sept moyens métrages en provenance d'une vingtaine de pays différents, la sélection incluait plusieurs représentations de contrées lointaines et de l'esprit de résilience de leurs habitants. Plusieurs exemples des résistances collectives qui s'organisent de par le monde pour s'élever contre les injustices et la ségrégation étaient aussi très présents sur les écrans. Retour sur un panorama éclectique faisant la part belle à la prise de parole des laissés-pour-compte.

Charles-Henri Ramond



Espagne, 2013. En plein cœur d'une bronca populaire sans précédent, une foule amassée sur une place publique madrilène écoute un concert de violons organisé en soutien aux manifestants. Soudain, l'un des concertistes brandit son instrument dans les airs et s'écrie : « Ceci est notre arme ! » Les membres du groupe reprennent en chœur ; les citoyens-spectateurs exultent.

Cette scène, symbolique de l'art comme arme de revendication, est l'un des moments forts de **Crustáceos**, l'étonnant projet de Vicente Pérez Herrero. Tourné au cours des manifestations espagnoles de 2012 et 2013, le film est construit en dehors des règles narratives habituelles. Il propose une immersion dans l'engagement collectif contre les politiques de plus en plus individualistes, tout en illustrant l'état des sentiments amoureux de quelques personnages purement fictionnels. Les scènes jouées jouxtent les images documentaires des mouvements protestataires ayant secoué le pays. Le cri du cœur côtoie le cri de la foule, tandis que les plaintes des chants traditionnels se mélangent aux slogans vindicatifs. Par sa construction, la clarté du propos, et son noir et blanc torride – et malgré l'absence de dialogues –, la docu-fiction de Herrero fut sans conteste la proposition la plus originale de la sélection.

Qu'elles se propagent par les fusils, la musique ou la peinture, les expressions du mécontentement planétaire

auront pris des formes diverses dans plusieurs des documentaires proposés lors de cette 38^e édition du FFM.

Sur les murs, on dessine des visages, des mains qui se joignent ou des baleines qui dansent. Au-delà des murs, il y a des injustices, des peuples opprimés, des rébellions et des artistes pour les dénoncer. Du documentaire français **Street Art, la rébellion éphémère** (2009), jusqu'au tout récent **Art War** de Marco Wilms, nombreux sont les documentaristes à avoir tenté d'appréhender les dessous du renouveau de l'art mural. Bien qu'elle date de la nuit des temps, cette expression populaire est devenue mouvement viscéral en s'attachant à dénoncer les injustices et en offrant aux luttes citoyennes un espace médiatique. Par le biais de témoignages filmés aux quatre coins de la planète, **Beyond the Walls**, de l'Américaine Gayle Embrey, parvient à nous faire part de l'importance sociale que revêt l'art mural aujourd'hui, et pas uniquement dans les grandes métropoles occidentales. Démonstration de l'aspiration à des jours meilleurs pour les communautés pauvres, et source d'espoir et de fierté pour leurs artistes, ces peintures géantes sont aussi un moyen de rappeler aux plus jeunes générations l'importance des luttes actuelles et passées, comme la mort d'Annette McGavigan, jeune fille de 14 ans morte sous les balles à Belfast en 1971, le deuil jamais refermé des *Mères des disparus* de Buenos Aires ou encore l'émancipation des femmes noires aux États-Unis. Plus traditionnel dans son approche, et bénéficiant sans doute de bien plus de moyens que les deux films précités, **Beyond the Walls** fait office de nécessaire tour d'horizon coloré des multiples visages de l'expression citoyenne.

Autre lieu, autre iniquité, autre question de dignité : la place des voix de femmes en Iran, devenues interdites en prestation publique devant les hommes depuis la révolution culturelle. Déjà attaché à défendre la cause des femmes de son pays – il avait déjà mis en images la lutte de jeunes Iraniennes pour leur droit de jouer au soccer –, Ayat Najafi a filmé le quotidien de sa fille Sara pour nous faire part de son combat afin de mettre sur pied un concert composé exclusivement de voix féminines franco-iraniennes. Ce projet hautement symbolique est le cœur du long métrage **No Lands Song**, œuvre inspirante qui fut très logiquement élue Meilleur documentaire par le public du festival. Avec ce second long métrage, Najafi illustre à



No Lands Song

nouveau le combat de femmes pour regagner leur dignité bafouée par les politiques extrémistes d'un pouvoir religieux omniprésent. Les rencontres en caméra cachée de Sara avec les représentants du Ministère de la culture et de la guidance islamique illustrent avec force la mainmise d'un état largement machiste qui n'accorde aux femmes que très peu de libertés. Illustré de nombreux documents d'archives, **No Lands Song** nous rappelle également le passé glorieux de la voix féminine en Iran, ainsi que la richesse du monde des arts et des lettres dans une société dont l'ouverture progressive sur l'Occident fut stoppée net par la révolution culturelle de 1979. Cette période sombre de l'histoire de l'humanité est également au cœur du moyen métrage **There Is a Garden**, de Masoud Raouf (**L'Arbre qui se souvient**, ONF, 2003). Très belle proposition mêlant documentaire traditionnel et séquences animées par l'auteur, **There Is a Garden** fut, à n'en pas douter, le documentaire québécois le plus riche et inspiré du festival.

Si les horreurs et les drames de l'histoire iranienne furent les plus montrés – trois films au total, si l'on ajoute le moyen métrage **Tell Me of the Seas** de Reza Allamehzadeh, qui revenait sur les ravages causés par la Fatwa de 1988 –, c'est la guerre et la désolation du Soudan du Sud qui procura sans doute le choc émotionnel le plus fort. En 2011, après une guerre civile ayant fait plusieurs centaines de milliers de morts, un nouveau pays fait son apparition sur la carte du monde : le Soudan du Sud. La population – l'une des plus pauvres de la planète – reprend enfin le contrôle de son territoire et de ses richesses naturelles, largement exploitées par les peuples du Nord. Dans **We Were Rebels**, des Allemands Katharina von Schroeder et Florian Schewe, nous suivons le quotidien d'Agel, ancien enfant soldat revenu sur ses terres afin d'aider

les ONG à installer des puits d'eau potable. Agel incarne le renouveau de son jeune pays; à travers lui, c'est le sort de tout un peuple qui se dévoile. L'espoir de jours meilleurs est toutefois vite assombri par les tensions latentes qui séparent encore les ethnies au pouvoir, jusqu'à ce que quelques cartons nous informent en fin de film qu'une nouvelle guerre civile a éclaté, faisant des milliers de morts et jetant plusieurs centaines de milliers d'autres habitants sur les routes. Agel a laissé sa femme et sa petite fille en dehors du pays, et a repris les armes. Nul ne sait jusqu'à quand il faudra se battre pour son pays. Filmé caméra à l'épaule, à la manière des reportages de guerre, **We Were Rebels** propose un constat amer sur l'état de désolation permanent d'un pays comme le Soudan du Sud, une situation qui peut hélas aisément s'appliquer à bien d'autres pays africains.

Que ce soit en Espagne, au Liban ou dans le Soudan du Sud, la souffrance humaine et l'esprit de résilience qu'elle engendre auront accaparé la programmation documentaire de cette édition du FFM. Ailleurs dans le monde, dans des pays plus paisibles, d'autres facettes de l'abnégation auront aussi été montrées : dans les eaux poissonneuses de la Corée du Sud (**Sun-cheon**, de Lee Hong-Ki), les chemins boueux de la Kolyma (**La Trace**, des Suisses Enrico Pizzaleto et Gabriel Tejedor) ou les rails ensablés du Nord de la Chine (**Watchmen in the Wind**, de Bixin Liang). Mais les contrées lointaines se situent souvent aux antipodes des voyages touristiques pour les documentaristes. Elles sont l'occasion de rencontres et de partage avec des peuples opprimés, solitaires ou éloignés, autant de visages qui, par leur présence sur nos écrans, marquent de leur empreinte notre appartenance à un monde de tensions dans lequel les multiples portraits de la résilience humaine ne cessent de nous habiter.